

La Revue Militaire Suisse en 1941

Autor(en): **Chantre, Marc-E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **126 (1981)**

Heft 11

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Revue Militaire Suisse en 1941

Contexte

En novembre 1941, l'offensive allemande à l'Est commence à s'enliser sérieusement. Le nouveau départ, ordonné pour le 2 octobre, a fait long feu en dépit des succès initiaux remportés notamment par des généraux comme Guderian.

— *Le 16 novembre, von Bock dispose encore de 50 divisions, dont 12 blindées.*

— *Mais le 12 novembre déjà, il faisait -15°C ; le lendemain, ce sera -22° !*

A défaut des hommes, c'est le matériel (en particulier les moteurs) qui refuse de servir plus longtemps.

Ce mois de novembre, la revue de propagande allemande «Signal» affirme: «A l'est, les dés sont jetés.» Sans doute. Mais pas dans le sens qu'on croit...

Lu dans le numéro de novembre 1941

Du savoir à l'action

Vom Wissen zum Können ist immer ein Sprung; der Sprung aber ist vom Wissen und nicht vom Nichtwissen.

(Willisen)

En toute activité humaine, le dilettantisme est un mal et, sans craindre l'exagération, on peut affirmer que dans le domaine militaire il équivaut à un crime, ou à un suicide, dont la perpétration coïncide avec le début de la bataille.

Il faut combattre énergiquement cette attitude du «tout-à-la-légère» car elle est, malheureusement, un peu le signe de ce temps.

Du fait de notre salut de milices, le soldat chez nous — j'entends par soldat tout porteur de l'uniforme militaire qu'il soit gradé ou non — se trouve être particulièrement perméable aux passions du moment. Or l'esprit soldat ne saurait s'accommoder de la légèreté et du goût du plaisir, et il nous est impartit, à nous les chefs, de reprendre dans ce domaine, par un effort tenace, le terrain perdu. Le succès dépend de nous: nos actions dépassent le cadre de notre vie personnelle; chacun de nos gestes trouve sa répercussion chez nos subordonnés et, en paix comme en guerre, comme instructeur ou comme entraîneur d'hommes, notre exemple est, et restera, seul déterminant.

Disons-le clairement: la vraie autorité du chef ne dépend pas de son grade. L'obéissance que doit le soldat n'est pas fonction du ou des galons de celui qui lui commande. Tout chef, quel que soit son grade, doit *faire* sa propre autorité, car celle-ci, loin d'être une qualité inhérente, *ne s'acquiert que par le travail et ne se perpétue que par le travail encore*. Nous touchons là au point essentiel du problème. Que le chef cède au dilettantisme, qu'il ne mette plus au travail cette application et cette foi qui seules peuvent assurer le succès, et tout s'écroule. Rien ne pourra combler les lacunes de son savoir, rien ne pourra même les masquer, pas plus la «sûreté» de soi étalée avec ostentation que l'ordre sec et tranchant. Et qui plus est, ruinant la confiance du subordonné en son supérieur, le gradé dilettante nuira non seulement à lui seul mais encore à tous ses camarades et à ses chefs; il sapera par sa négligence le principe hiérarchique.

Ce chef, qui cède au dilettantisme et renonce au savoir, ne fait plus ce don entier de lui-même qu'il doit au pays. Il faut le dire — et c'est la grandeur du devoir militaire — le sacrifice total n'est pas une attitude consentie en ces circonstances particulières qui sont le fait de la guerre. Il appartient autant à la préparation, donc à l'instruction, qu'à l'exécution, c'est-à-dire à la guerre. Et tout chef qui se relâche en paix faillit à son devoir tout aussi honteusement, sinon plus encore, que celui qui fait acte de lâcheté devant l'ennemi. A tous ceux qui pensent qu'il n'est pas besoin de travailler, car, en définitive, c'est au combat qu'un chef montre sa vraie valeur, je veux seulement dire ceci: les qualités du chef ne s'acquièrent pas au combat, elles y sont seulement soumises à la plus dure épreuve qu'il soit. Et celui qui croit pouvoir se révéler au combat et qui, pour cela, néglige la préparation nécessaire à son activité de combattant gradé, celui-là cède au laisser-aller, obéit à la loi du moindre effort, ou encore ne fait que se ménager un oreiller de paresse.

Je sais, notre tâche en paix est obscure, immense, certains vont même jusqu'à dire qu'elle est ingrate. Je ne connais aucune autre activité humaine qui pose aux chefs autant d'exigences que le service militaire. Alors que partout ailleurs la situation financière, ou ce que j'appellerais le degré d'entregent peuvent pallier bien des insuffisances de la personnalité, le chef militaire, lui, se présente devant ses hommes avec, pour seule richesse, sa personnalité et, pour seul soutien, son travail assidu. Celui qui ne réussit pas ne doit s'en prendre qu'à lui seul: ce qu'il retrouvera chez ses soldats, ce sera avant tout sa propre négligence ou son propre manque d'esprit soldat.

La base de l'autorité, c'est le savoir. Voilà pourquoi les futurs chefs sont astreints à des cours spéciaux et à des services plus longs que le commun de la troupe. Mais il ne faut pas se leurrer: la fin de ces services ne marque pas

la fin de l'instruction du chef. Au contraire, c'est alors seulement que commence le travail personnel qui doit, lui, être déterminant: il faudra construire sur les bases reçues, et là, soyons-en conscients, chacun se trouvera être son propre architecte. Il faudra *assimiler*, puis *développer*, et ce sont deux activités de l'esprit qui demandent un travail soutenu et ordonné. L'une exige une étude raisonnée, l'autre une recherche méthodique, toujours consciente de sa direction première. Car le domaine militaire est si vaste que toute donnée servant à la solution d'un problème en pose à son tour une quantité d'autres qui devront, pour eux-mêmes et à leur tour, être résolus. En effet, dans l'art militaire, tout se tient. Il n'y a nulle part ailleurs, dans la vie, autant d'interdépendance entre l'effort humain, les moyens et le résultat que sur le champ de bataille. Et c'est pourquoi le travail du chef n'est jamais terminé: il n'aura jamais assez travaillé ces problèmes d'ordre psychologique, technique et tactique qui sont intimement liés à la conduite de la troupe.

Nous vivons actuellement une grande époque militaire, riche en expériences de toutes sortes. Nous n'y prenons présentement pas une part active au sens propre du mot. Mais gardons-nous de concevoir cette paix qui nous est laissée comme un bienfait qui nous serait dû. A l'heure où bien des procédés de combat, bien des théories sont remis en question, concevons-la plutôt comme un délai que nous devons utiliser au mieux de notre préparation. Il est alors du devoir de chaque chef, de nous tous qui n'avons aucune expérience réelle de guerre, de faire en sorte que celle des autres nous serve, et, dans notre étude assidue de cette immense expérience militaire, ne nous laissant impressionner ni par les grandes victoires ni par les déroutes tragiques, nous chercherons avant tout les enseignements, petits ou grands, qui accroîtront notre force et affermiront notre volonté de résistance. Ainsi notre tranquillité présente n'aura rien du repos avant l'action, mais sera, au contraire, l'occasion providentielle d'une préparation active, par l'élargissement de notre savoir, pour l'action que demain exigera peut-être de nous.

Et je ne voudrais pas terminer sans citer ici cette phrase de Foch qui sonne clair comme un avertissement:

«La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas; simplement on fait ce que l'on *peut* pour appliquer ce que l'on *sait*. Dès lors, pour y *pouvoir* un peu, il faut *savoir* beaucoup et bien¹.»

Que chacun de nous se souvienne de ces mots que la guerre a soulignés de sang: *savoir beaucoup et bien*.

Lieutenant Marc-E. CHANTRE.

¹ Maréchal Foch: *Des principes de la guerre*, Berger-Levrault, Paris.